

DOMINIQUE LORMIER

**Nouvelles Histoires
extraordinaires
DU DÉBARQUEMENT
ET DE LA LIBÉRATION**



**Quelles sont les opérations
secrètes qui ont mené
à la Libération ?**

**ALISIO
HISTOIRE**

Le débarquement des Alliés en Normandie, le 6 juin 1944, a marqué la mémoire collective comme l'événement majeur de la Libération, éclipsant d'autres opérations qui ont joué, elles aussi, un rôle capital dans l'issue de la Seconde Guerre mondiale.

Ils s'appelaient Jeanne Bohec, Pierre Charton, Igor Koniev, John Steele, Marc Russel, Paulette Jacquier ou Pierre Cazenave... À travers 17 portraits de femmes et d'hommes de toutes nationalités, Dominique Lormier nous révèle les actions bien souvent ignorées de ces civils et militaires – fantassins, parachutistes, chasseurs alpins –, résistantes et résistants. Et il nous montre une fois encore que la volonté et le courage peuvent venir à bout des pires tyrannies.

Dominique Lormier, historien et écrivain, membre de l'Institut Jean-Moulin, prix de la Légion d'honneur, est considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de la Seconde Guerre mondiale et de la Résistance. Il est l'auteur d'une centaine d'ouvrages dont *Nouvelles Histoires extraordinaires de la Résistance* et *Les Combattantes de la liberté* chez Alisio.



19,90 €
PRIX TTC
FRANCE

ALISIO
HISTOIRE



Rayon : Histoire

**Nouvelles Histoires
extraordinaires**

**DU DÉBARQUEMENT
ET DE LA LIBÉRATION**

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et X !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement
le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons
fait le choix de l'écoresponsabilité.

Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Relecture-correction : Marie-Laure Deveau
et Christophe Mata-Julien

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Caroline Gioux

Photo de couverture : © Bridgeman images

© 2024 Alisio,
une marque des éditions Leduc
76 boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-37935-426-7

DOMINIQUE LORMIER

**Nouvelles Histoires
extraordinaires**

**DU DÉBARQUEMENT
ET DE LA LIBÉRATION**

ALISIO
HISTOIRE

SOMMAIRE

INTRODUCTION	7
1. Des chefs mythifiés par la propagande	11
2. Les oubliés de la Libération	63
3. Les occasions manquées des Britanniques et des Américains	81
4. Heinrich Severloh, mitrailleur allemand	89
5. Marc Russel, fantassin américain	95
6. John Steele, parachutiste américain	103
7. Stanley Hollis, fantassin britannique	111
8. Léon Gautier, fusilier marin commando de la France libre	115
9. Jeanne Bohec, parachutiste de la France libre	121

10. Paulette Jacquier, résistante française	127
11. Violette Szabo, parachutiste du SOE britannique	131
12. Pierre Charton, légionnaire français	139
13. Jacques Turlan, parachutiste français	149
14. La bravoure méconnue des soldats italiens	157
15. Alain Lormier, un enfant de la Libération	189
16. Jacques Carpentier, tankiste français de la division Leclerc	193
17. Pierre Cazenave, combattant de la brigade Carnot	205
18. Philippe Jourdan, résistant et chasseur alpin	213
19. Henri Fenet, un Français dans la Waffen-SS	225
20. Igor Koniev, fantassin soviétique	241
CONCLUSION	247
SOURCES PRINCIPALES	249
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR	253

INTRODUCTION

Le débarquement des Alliés en Normandie, le 6 juin 1944, a tellement marqué la mémoire collective que l'on reste persuadé qu'il s'agit de l'événement majeur de la Libération. Or d'autres événements militaires ont joué un rôle important durant cette période cruciale de la Seconde Guerre mondiale. On oublie l'apport des Britanniques, des Canadiens et des Français (maquis et armée régulière) dans la défaite allemande, au bénéfice souvent exclusif des Américains. Et que dire de l'armée soviétique, qui a affronté 60 % des forces allemandes ? Le débarquement franco-américain en Provence, en août 1944, est souvent passé au second plan, alors qu'il a joué un rôle majeur.

D'une part, on oublie souvent que le choix du débarquement des Alliés en Normandie vient en grande partie des renseignements fournis par la Résistance, notamment en ce qui concerne l'implantation des divisions allemandes ainsi que la densité des bunkers, et autres défenses des plages et des côtes de l'Atlantique.

D'autre part, afin de tromper les Allemands sur leurs intentions, le commandement allié met en place l'opération Bodyguard, faisant croire que le débarquement aura lieu en juillet 1944 à un endroit encore indéterminé. Puis, l'opération

Fortitude doit convaincre Hitler et ses généraux que le débarquement allié se déroulera dans le Pas-de-Calais. Dans ce but, une armée fantôme voit le jour à l'aide de leurres en tous genres, dont des chars gonflables en caoutchouc. Cet ensemble, présent au sud de l'Angleterre, semble en effet menacer les côtes du Pas-de-Calais. Les services allemands de renseignement tombent dans le piège. Mais, fait souvent méconnu, Hitler refuse d'y croire et tente de convaincre le maréchal Rommel, commandant des troupes allemandes de la Bretagne au Pas-de-Calais, que le débarquement aura lieu... en Normandie ! Peine perdue, Rommel concentre ses forces au nord de la Somme, tout en acceptant de renforcer les moyens militaires et défensifs en Normandie, mais d'une manière insuffisante.

L'opération Overlord débute tôt, durant la nuit du 5 au 6 juin 1944, par le largage entre 0 h 15 et 2 h 30 des troupes aéroportées (82^e et 101^e divisions aéroportées américaines, 6^e division parachutiste britannique) chargées de couvrir les flancs de la zone de débarquement, du Calvados à la Manche, de Sainte-Mère-Église (point extrême à l'ouest du secteur américain) à la vallée de la Dive (point extrême à l'est du secteur britannique). L'opération se poursuit par le pilonnage de l'artillerie navale et le bombardement aérien des défenses allemandes. Plus de 6 000 navires traversent la Manche sur un front large de 80 kilomètres, embarquant 185 000 hommes et 20 000 véhicules. Les troupes américaines débarquent à 6 h 30 à Omaha Beach (entre Colleville-sur-Mer et Vierville-sur-Mer) et à Utah Beach (la côte est du Cotentin). Les forces britanniques débarquent à 7 h 30 à Sword Beach (entre Ouistreham et Lion-sur-Mer) et à Gold Beach (entre Graye-sur-Mer et

Arromanches), les forces canadiennes à Juno Beach (entre Luc-sur-Mer et Graye-sur-Mer).

Les opérations de débarquement se poursuivent toute la journée du 6 juin, sans grandes difficultés sur les principales plages, sauf à Omaha Beach, où les troupes américaines subissent des pertes considérables, contre des défenses allemandes en grande partie intactes. En effet, les 1^{re} et 2⁹ divisions américaines d'infanterie sont confrontées à des conditions très difficiles dans ce secteur. Le mauvais temps pose des problèmes de repérage. La marée est plus haute que prévu et les obstacles plus importants. La troupe arrive sur la plage, sous les tirs des mitrailleuses et de l'artillerie. De plus, les forces allemandes sont plus importantes que celles données par le renseignement militaire américain. Outre le 726^e régiment d'infanterie, arrive le renfort inattendu des 914^e et 916^e régiments de la 352^e division d'infanterie. Les 29 chars Sherman, pourtant équipés de système de flottaison, coulent presque tous et une large partie des 180 péniches chavirent. Les fantassins américains, qui doivent parcourir à découvert 200 mètres de plage, sont des cibles rêvées pour les défenseurs allemands. À 9 heures, la situation semble si critique que le général américain Omar Bradley envisage de cesser les opérations dans ce secteur. Le colonel Taylor, engagé dans l'action, lui rapporte : « Il y a deux sortes d'individus qui restent sur la plage ! Les morts et ceux qui vont mourir ! Foutons le camp d'ici en vitesse¹. »

Le rapport exact des forces en présence sur la première ligne de front d'Omaha Beach est pourtant très en faveur

1. Cité par Philippe Lamarque, *Le Débarquement : opération Overlord, 6 juin 1944*, Éditions C.M.D., 2001.

de l'assaillant, avec 34 250 soldats américains opposés à 2 000 soldats allemands. Mais les combattants américains tombent en grande partie sur des vétérans allemands du front russe.

Bradley ordonne alors à l'artillerie des navires de guerre de tirer de nouveau sur les défenses allemandes. Cette décision importante permet aux soldats américains de progresser enfin, d'autant que l'infanterie allemande, à court de munitions, doit se replier. Les Américains parviennent à établir une fragile tête de pont de 1 à 2 kilomètres, au prix de très lourdes pertes, avec 3 000 soldats hors de combat (1 000 tués, 2 000 blessés ou portés disparus) sur l'unique plage d'Omaha Beach. L'adversaire allemand ne déplore que 1 200 soldats hors de combat (200 tués, 500 blessés et 500 portés disparus). Par la suite, la très difficile progression des Alliés en Normandie exige un appui feu considérable, en artillerie lourde et bombardiers, pour enfoncer les positions ou repousser les contre-attaques allemandes. Luttant souvent à un contre trois, voire parfois à un contre dix, les troupes allemandes parviennent cependant à contenir les unités américaines, britanniques et canadiennes durant près de trois mois, alors que la ville de Caen devait tomber dès le premier jour du débarquement. Comment expliquer un tel décalage ? Nous allons découvrir les raisons de cet incroyable retard dans plusieurs chapitres de cet ouvrage, en osant briser les tabous, les mythes et autres légendes. Nous dévoilerons également des faits méconnus et oubliés de la Libération, tout en balayant de nombreux clichés. Nous retracerons aussi des épisodes incroyables et extraordinaires, soulignant le courage des combattants des deux camps, sans oublier les civils.

1.

DES CHEFS MYTHIFIÉS PAR LA PROPAGANDE

Depuis des décennies, certains grands chefs militaires alliés et allemands ont été tellement mythifiés par la propagande de l'époque qu'ils sont devenus des héros intouchables, alors que la réalité historique démontre le contraire. C'est ce que nous allons découvrir dans ce chapitre en mettant fin à bien des zones d'ombre, afin de dévoiler un regard panoramique qui évite aussi bien l'apologie béate que le dénigrement systématique.

L'étude approfondie des combats des débarquements et de la Libération en 1944-1945 met en lumière que ces chefs, auréolés à l'époque, ont en fait accumulé les fautes tactiques et stratégiques, parfois même dès le début du conflit.

Erwin Rommel, icône de la propagande hitlérienne

En juin 1944, à la veille du débarquement des Alliés en Normandie, le maréchal Erwin Rommel commande depuis le mois de janvier le groupe d'armées B, comprenant les 7^e et 15^e armées allemandes, tenant alors un front qui s'étend

de la Bretagne à la Hollande, avec 7 divisions blindées et 32 divisions d'infanterie. Une énorme responsabilité repose donc sur cet homme devenu, depuis la campagne de France de mai-juin 1940 et la guerre en Afrique du Nord en 1941-1943, un véritable héros national du III^e Reich.

Le régime hitlérien a fait de ce soldat, non issu de l'aristocratie prussienne, l'exemple de l'officier national-socialiste par excellence. Hitler voit en lui le modèle du chef militaire à mettre en avant, afin d'illustrer l'invincibilité de la nouvelle armée allemande, issue du III^e Reich. Or la réalité des faits n'est pas aussi glorieuse...

Né le 15 novembre 1891 au sein d'une famille de la moyenne bourgeoisie de la petite cité d'Heidenheim, dans la région du Wurtemberg, Erwin Rommel devient élève officier en juillet 1910 au 124^e régiment d'infanterie (RI), à Weingarten. Il est versé à l'école militaire de Dantzig l'année suivante. Promu au grade de sous-lieutenant en 1912, il retrouve son régiment d'origine, le 124^e RI. C'est un bon officier de terrain, qui excelle dans les exercices physiques et les manœuvres en pleine nature. Il aime également se mettre en avant, afin de monter rapidement en grade. Les soldats placés sous ses ordres découvrent qu'il ne tolère jamais que quelque chose aille de travers. Son baptême de feu débute sur le front français en août 1914. Dès les premiers combats, il apparaît comme un militaire impitoyable, infatigable, porté par l'action offensive, quitte à se mettre en danger, afin de donner l'exemple. En 1915, il intègre le bataillon de montagne du Wurtemberg, une unité d'élite formée à Münsingen, décisive en altitude. Après un court passage dans les Vosges, Rommel et son bataillon sont dirigés en

Roumanie, où ils accumulent les succès contre des troupes roumaines fortement éprouvées par les combats précédents. Mais c'est sur le front italien que Rommel se forge une légende qu'il a lui-même su mettre habilement en avant. Or la réalité n'est pas aussi simple...

Engagé sur le front de l'Isonzo, à la pointe de l'offensive austro-allemande devant débiter le 24 octobre 1917, dans le secteur montagneux de Caporetto-Tolmino, le bataillon de montagne du Wurtemberg a devant lui des troupes ennemies décimées lors des précédentes offensives de l'été (10^e et 11^e offensives de l'Isonzo), durant lesquelles 323 000 soldats italiens et 250 000 soldats austro-hongrois ont été tués ou blessés ! Une véritable hécatombe ! Sept divisions austro-allemandes d'élite doivent enfoncer le secteur en question, défendu seulement par deux divisions italiennes réduites de moitié. Les positions italiennes, trop exposées dans les vallées et les sommets, puis dévastées par l'artillerie lourde et les gaz, sont conquises après de durs combats. Rommel et son bataillon s'emparent de tranchées ennemies à 1 700 mètres d'altitude, puis progressent en novembre jusqu'au fleuve du Piave, où de fraîches divisions italiennes opposent une résistance acharnée, bloquant finalement l'offensive germano-autrichienne qui devait mettre l'Italie à genoux et permettre l'envoi massif de l'armée austro-hongroise sur le front français. C'est donc un échec stratégique pour l'Autriche-Hongrie.

Rommel écrira plus tard un livre sur ses prétendus exploits guerriers en France, en Roumanie et en Italie. Mais c'est sur le front italien qu'il interprète le plus ses combats victorieux, en multipliant à sa guise les prisonniers italiens capturés, alors que la réalité sur

le terrain est plus complexe et moins glorieuse. En fait, trop exposé à l'avant, il manque à plusieurs reprises d'être capturé à la tête de son bataillon. De plus, il ne parvient pas à exploiter la percée initiale, se heurtant finalement à la puissante ligne de résistance italienne sur le Piave. Il s'attribue injustement plusieurs dizaines de milliers de prisonniers italiens, qui sont en réalité le fait de l'ensemble de la 14^e armée austro-allemande. Qui plus est, la percée de Caporetto-Tolmino ne s'est pas déroulée aussi facilement que la propagande a bien voulu nous le faire croire. En de nombreux endroits, les troupes italiennes, bien que décimées, ont opposé une farouche résistance, permettant au gros de leur armée de se replier efficacement sur le Piave et d'y opposer un front solide, tenant finalement en échec l'offensive ennemie. Se présentant comme apolitique, Rommel voit cependant l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler comme une bénédiction. Promu dès 1933 par le nouveau régime au grade de commandant, il dirige un bataillon d'infanterie alpine à Goslar. Lieutenant-colonel en 1935, il est nommé instructeur à l'académie de guerre de Postdam. En 1937, il est chargé d'instruire les Jeunesses hitlériennes, à la demande du Führer lui-même, qui voit en lui l'officier modèle du III^e Reich. En 1938, promu colonel, Rommel commande le bataillon SS de la garde personnelle d'Adolf Hitler, tout en prenant la direction de l'académie de guerre de Wiener Neustadt. Général en août 1939, il est affecté au quartier général (QG) du Führer, tout en assurant sa sécurité. En septembre, du QG d'Hitler, il assiste à l'écrasement de la Pologne en quelques semaines.

En février 1940, Hitler lui confie le commandement de la 7^e panzerdivision (division blindée) à Godesberg-am-Rhein, forte de 218 chars légers et moyens, bien qu'il soit avant tout un spécialiste de l'infanterie. Cette promotion exceptionnelle démontre une fois de plus l'attachement de Rommel au régime national-socialiste.

À la tête de cette division blindée, Rommel participe activement à la campagne de France de mai-juin 1940. Sur le front des Ardennes, il se heurte à la résistance acharnée de la 18^e division française d'infanterie, dans le secteur de Dinant, qui parvient à bloquer sa division durant quatre jours (11-14 mai 1940), malgré l'écrasante supériorité numérique allemande. Il manque même d'être tué ou capturé lors d'une contre-attaque française.

Le 15 mai 1940, à Flavion, ses chars affrontent la 1^{re} division cuirassée française, dont 50 % des blindés ne peuvent manœuvrer faute de ravitaillement en essence. Cependant, les chars B1 bis français, monstres de 32 tonnes, commencent à décimer l'avant-garde de Rommel, qui décide de rompre le combat, laissant à la 5^e panzerdivision, sa voisine du corps blindé, la difficile mission d'affronter seule les pachydermes français, dont le blindage de 60 mm résiste aux canons de tous les tanks allemands. Il faut faire intervenir l'artillerie lourde divisionnaire et les bombardiers d'assaut pour en venir à bout. Rommel se dérobe donc pour poursuivre son avance, en évitant d'affronter les unités françaises trop puissantes. Il veut être le premier à atteindre les côtes de la Manche. Le 21 mai 1940, dans le secteur d'Arras, Rommel doit faire face à une contre-attaque franco-britannique, alignant une centaine de chars. Ses unités de première ligne

se débandent, et il faut l'intervention de son artillerie lourde et des bombardiers d'assaut pour enrayer la tentative alliée. Pour justifier la défaillance de certaines de ses troupes, il annonce être attaqué par plusieurs centaines de tanks ennemis et cinq divisions, ce qui va fortement inquiéter le haut commandement allemand, persuadé que les Alliés viennent de lancer une puissante contre-offensive. Hitler prend peur et ordonne l'arrêt de son offensive en direction de Dunkerque, permettant ainsi involontairement au gros des troupes françaises et britanniques de s'organiser défensivement. Le succès défensif de Dunkerque est en grande partie assuré par les troupes françaises, offrant ainsi au puissant corps expéditionnaire britannique (CEB) la possibilité de rembarquer et de poursuivre le combat en Grande-Bretagne. Faute capitale de Rommel qui, en exagérant la contre-attaque alliée à Arras, condamne l'Allemagne à la guerre sur deux fronts (à l'ouest et à l'est), situation stratégique qui lui sera fatale sur le long terme. En effet, la capture du CEB à Dunkerque aurait pu inciter le gouvernement britannique à négocier une paix temporaire avec Hitler, malgré les discours tonitruants de Churchill de poursuivre la guerre.

Les 22 et 24 mai 1940, à la suite des atermoiements de Rommel, prétendument attaqué par plusieurs centaines de chars ennemis et cinq divisions (en réalité deux régiments blindés britanniques et un bataillon de chars français), un ordre inattendu du Führer cloue sur place les dix panzerdivisions, avec interdiction de prendre la direction de Dunkerque.

« Le 24 mai, écrit le général allemand Guderian, le commandement suprême intervint dans les opérations

d'une manière qui devait avoir les effets les plus pernicioeux sur le cours de la guerre. Hitler arrêta sur le canal de l'Aa l'aile gauche de l'armée. La traversée de la rivière nous fut interdite sans qu'on nous en donnât les raisons². »

L'historien américain Walter Lord, spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, écrit avec justesse : « Nombre de généraux allemands considèrent la bataille de Dunkerque comme un tournant de la guerre : si le corps expéditionnaire britannique avait été fait prisonnier, la Grande-Bretagne aurait été vaincue ; si cela était arrivé, l'Allemagne aurait pu concentrer toutes ses forces sur la Russie ; Stalingrad n'aurait pas eu lieu³. »

Quant à l'historien français Claude Quétel, il rapporte avec bon sens : « Parmi les rescapés de Dunkerque, un certain général Montgomery, mais aussi Dempsey, Alexander, Brooke, tous appelés à jouer un rôle primordial dans la suite de la guerre. Brooke écrira plus tard : “Il est difficile d'imaginer comment l'armée aurait pu se relever de ce coup si le corps expéditionnaire n'était pas rentré.” Et, de fait, le gouvernement Churchill n'aurait certainement pas survécu à cette catastrophe, amenant probablement la Grande-Bretagne à se retirer de la guerre. C'est toute la Seconde Guerre mondiale qui en aurait été transformée au profit du III^e Reich⁴. »

Dans la poche de Dunkerque, 400 000 soldats doivent être évacués (250 000 britanniques et 150 000 français). L'amirauté britannique et Churchill pensent pouvoir évacuer seulement 30 000 à 40 000 soldats alliés.

2. Général Heinz Guderian, *Souvenirs d'un soldat*, Plon, 1954.

3. Walter Lord, *Le Miracle de Dunkerque*, Robert Laffont, 1983.

4. Claude Quétel, *L'Impardonnable Défaite (1918-1940)*, JC Lattès, 2010.

Le rembarquement débute le 26 mai et se poursuit jusqu'au 4 juin 1940. C'est un incroyable succès pour les troupes alliées, avec le rembarquement de 350 000 soldats alliés (230 000 britanniques et 120 000 français). Les marines britannique et française y ont joué un rôle capital, sans oublier la participation active de l'aviation des deux pays. Mais ce rembarquement a été rendu possible grâce au sacrifice de 30 000 soldats français et de quelques unités britanniques, défendant héroïquement la poche de Dunkerque contre 160 000 soldats allemands, soutenus par une centaine de chars.

Dunkerque n'est pas l'unique sauvetage de l'armée britannique. En réalité, 450 000 soldats britanniques sont présents sur le sol français le 10 mai 1940. Durant toute la campagne de mai-juin 1940, 400 000 soldats britanniques parviennent à retrouver le sol anglais en passant par plusieurs ports français de la façade atlantique. Ces multiples sauvetages, assurés en grande partie par l'excellence de la flotte britannique, sont rendus possibles grâce à la résistance acharnée de l'armée française, servant chaque fois de bouclier.

Par ailleurs, contrairement à une légende tenace, l'aviation britannique ne ménage pas ses forces durant la campagne de mai-juin 1940, en perdant près d'un millier de ses précieux avions (dont 400 chasseurs) sur 1 900 disponibles. On peut donc estimer que si 400 000 des 450 000 militaires britanniques présents en France n'avaient pu rejoindre la Grande-Bretagne, les moyens militaires de ce pays se seraient trouvés dans une situation catastrophique, amenant certainement le gouvernement britannique à mettre fin au conflit,

surtout après la signature de l'armistice de la France avec l'Allemagne le 22 juin 1940.

Claude Quétel écrit à ce sujet : « La capture du corps expéditionnaire britannique à Dunkerque aurait probablement provoqué la chute du cabinet Churchill, encore très isolé dans sa volonté de résister⁵. »

La prise finale de Dunkerque est ainsi présentée par la propagande hitlérienne comme une grande victoire, alors que les troupes alliées les plus importantes ont pu s'échapper et poursuivre le combat.

Le 5 juin 1940, sur le front de la Somme, la 7^e panzerdivision du général Rommel affronte la 5^e division française d'infanterie coloniale (DIC), limitée à une poignée de canons antichars. Il faut cependant deux jours à Rommel pour venir à bout de cette division ennemie, dont certains des prisonniers sénégalais sont massacrés par l'infanterie motorisée allemande. La percée enfin effectuée, Rommel s'empare de la cité de Saint-Valery-en-Caux, après une rude bataille contre des régiments britanniques et français décimés. La résistance française, luttant à un contre trois, s'effondre, permettant à Rommel de conquérir Cherbourg le 18 juin, puis d'atteindre Bordeaux le 24 juin, soit deux jours après la signature de l'armistice franco-allemand. Dans ses carnets de guerre concernant cette campagne de mai-juin 1940, Rommel monte en épingle sa division, s'attribue des succès qui sont en fait collectifs, multiplie à sa guise le nombre de prisonniers alliés, alors qu'il déplore dans ses rangs de lourdes pertes, avec la moitié de ses chars hors de combat (détruits ou endommagés)

5. Claude Quétel, *Hitler. Vérités et légendes*, Perrin, 2022.

et un quart de ses soldats tués ou blessés, en seulement six semaines de combat.

La propagande hitlérienne fait de cette campagne une promenade militaire, alors qu'en réalité 170 224 soldats allemands ont été tués ou blessés en seulement quarante-cinq jours de combat, sans oublier 1 105 chars hors de combat sur les 2 700 engagés et 1 751 avions hors de combat sur les 3 500 engagés. Contrairement à une légende tenace, l'armée française a lutté avec bravoure.

Il est important de rappeler ces faits, car sans le sauvetage assuré de Dunkerque en 1940 du gros de l'armée britannique, le débarquement allié en Normandie en juin 1944 n'aurait peut-être pas eu lieu.

Le 12 février 1941, le général Rommel est envoyé en Libye, afin de soutenir l'armée italienne en difficulté contre les troupes britanniques venant d'Égypte. Il a sous ses ordres la 15^e panzerdivision et la 5^e division motorisée, qui arrivent de manière échelonnée, et peut compter sur les divisions italiennes Brescia, Pavia, Ariete, Trento, puis Trieste. En réalité, le gros des troupes de l'Axe sont italiennes. Les forces britanniques, décimées par les précédents combats contre l'armée italienne, sont réduites à une vingtaine de chars sur les 275 initiaux et à 20 000 hommes sur les 45 000 initiaux, soit l'équivalent de deux divisions contre deux divisions allemandes et cinq divisions italiennes. Devant l'écrasante supériorité numérique de l'adversaire, les troupes britanniques sont contraintes de reculer de plusieurs centaines de kilomètres, jusqu'à la ville portuaire de Tobrouk, en avril 1941.

Au lieu de poursuivre son offensive jusqu'en Égypte, Rommel s'entête à s'emparer de la place forte de Tobrouk,

en y lançant des assauts frontaux suicidaires contre des puissantes fortifications. Il doit également repousser deux offensives britanniques en mai et juin 1941, venues d'Égypte, qui tentent de dégager la forteresse de Tobrouk, toujours encerclée par plusieurs divisions italiennes.

En novembre 1941, une troisième offensive britannique, alignant 735 chars contre 390 chars germano-italiens, doit libérer les assiégés de Tobrouk. Six divisions et cinq brigades britanniques affrontent deux divisions allemandes et sept divisions italiennes. Le premier choc se produit à Bir-el-Gobi, où la division blindée italienne Ariete (146 chars) affronte la 22^e brigade blindée britannique de la garde (150 chars). L'Ariete détruit 75 tanks anglais pour la perte de 34 chars de son côté. Ce brillant succès italien sauve Rommel d'un danger d'encercllement par le sud. Finalement, en décembre 1941, après plusieurs semaines d'attaques et de contre-attaques dans les deux camps, Rommel est contraint de reculer devant l'écrasante supériorité numérique de l'adversaire. Son offensive initiale contre Tobrouk, en direction de l'Égypte, est donc un échec, même si la propagande hitlérienne fait de Rommel un « dieu de la guerre » du désert, tout en oubliant de souligner l'héroïque sacrifice des troupes italiennes. Il doit abandonner près de la moitié de la Libye aux Britanniques, dans l'attente de nouveaux renforts pour reprendre l'offensive.

En mai 1942, grâce à l'excellence de la marine italienne qui parvient à lui envoyer par mer de nombreux renforts, Rommel aligne trois divisions allemandes et sept divisions italiennes, renforcées en hommes et en blindés, pour reprendre l'offensive. Il tente de prendre à revers

par le sud les troupes britanniques, mais se heurte à la résistance héroïque de la 1^{re} brigade française libre à Bir Hakeim, où 3 700 combattants français fixent durant plusieurs semaines 37 000 soldats germano-italiens. Au lieu d'anéantir les troupes britanniques en pleine retraite, Rommel commet la même erreur que devant Tobrouk, en cherchant à s'emparer de Bir Hakeim par tous les moyens. Finalement, la garnison française parvient à percer l'encerclement ennemi et à rejoindre les Alliés. Rommel s'empare cependant de la forteresse de Tobrouk, où près de 35 000 soldats britanniques se rendent après seulement deux jours de combat. Bien que les sept divisions italiennes engagées aient largement contribué à cette victoire, Rommel s'en attribue le mérite, sans oublier ses trois divisions allemandes.

Rommel, promu maréchal par Hitler, commet ensuite la lourde erreur de poursuivre son offensive en direction de l'Égypte, sans attendre les précieux renforts, alors que ses propres forces sont réduites à une poignée de chars. Durant l'été 1942, à peine renforcé, il lance des offensives frontales sanglantes et inutiles contre le puissant système défensif britannique établi en profondeur à El Alamein, en Égypte. En octobre 1942, Rommel est finalement vaincu par d'écrasantes troupes alliées (2 300 chars britanniques contre 522 chars germano-italiens) à El Alamein et doit abandonner la Libye pour se réfugier en Tunisie. Durant la phase finale de cette bataille, il parvient à sauver une partie de ses troupes allemandes grâce à l'héroïque sacrifice des divisions italiennes, couvrant la retraite des « alliés » allemands, dont la division parachutiste italienne Folgore qui repousse, avec

seulement 6 000 hommes, 60 000 soldats alliés durant plusieurs semaines !

Après de terribles combats jusqu'en mai 1943, la Tunisie est libérée par les forces britanniques, françaises et américaines, alignant vingt fois plus de blindés que l'adversaire. Rommel abandonne l'Afrique en mars 1943. Malgré son échec final en Égypte, en Libye et en Tunisie, Hitler conserve toute sa confiance en Rommel en le nommant, en décembre 1943, inspecteur de la défense des côtes de l'Europe occidentale, du Pays basque au Danemark, soit le célèbre « mur de l'Atlantique », dont il doit renforcer les fortifications afin de repousser un probable débarquement des Alliés.

En janvier 1944, comme nous l'avons déjà signalé, Rommel se voit attribuer le commandement du groupe d'armées B, tenant un front s'étendant de la Bretagne à la Hollande, avec 7 divisions blindées et 32 divisions d'infanterie, soit le plus puissant corps de bataille allemand sur le front de l'Ouest. Hitler, persuadé que le débarquement des Alliés va se dérouler en Normandie, tente de convaincre Rommel de renforcer les troupes allemandes à cet endroit. Mais Rommel, sûr de lui, refuse d'admettre cette possibilité. Pour lui, pas de doute possible, le débarquement des Alliés doit débuter dans le Pas-de-Calais, le lieu le plus proche des côtes britanniques.

À ce sujet, le biographe de Rommel et historien Benoît Lemay apporte les faits suivants :

Si Rommel avait encore de la déférence pour Hitler en ce printemps 1944, c'est entre autres choses parce qu'il s'était avéré à maintes reprises dans le passé

que le Führer avait eu raison contre ses généraux. Mais, en France, Rommel doutait du jugement de Hitler sur la question cruciale de l'endroit probable de l'invasion ennemie. Depuis la mi-février, Hitler avait plusieurs fois exprimé le point de vue selon lequel l'opération amphibie anglo-américaine interviendrait sur les côtes de la Normandie – et peut-être aussi sur celles de la Bretagne –, avec pour objectif stratégique Cherbourg.

À la conférence du 4 mars, Hitler avait de nouveau fait part de son intuition en soulignant que la Normandie et la Bretagne étaient particulièrement menacées. Selon lui, la topographie de ces régions était propice à l'établissement de têtes de pont qui pouvaient par la suite être élargies systématiquement par l'utilisation de la puissance aérienne⁶.

Outre son désaccord avec Hitler sur le lieu possible d'un débarquement allié en Normandie, Rommel entre en conflit avec son supérieur hiérarchique, le maréchal von Rundstedt, commandant l'ensemble des troupes allemandes à l'Ouest. Rommel insiste pour avoir les panzerdivisions les plus proches des côtes pour rejeter les Alliés à la mer dès le début du débarquement, alors que Rundstedt estime qu'il ne faut pas exposer de telles unités aux tirs de l'artillerie lourde des navires alliés. Celui-ci a retenu les leçons du précédent débarquement des Alliés en Sicile en juillet 1943, où les blindés allemands, trop

6. Benoît Lemay, *Erwin Rommel*, Perrin, 2009.

près des côtes maritimes, ont été foudroyés par l'artillerie navale ennemie. Il estime qu'il faut laisser les troupes alliées s'installer sur les plages, au contact des défenses allemandes, pour permettre ensuite aux panzers de contre-attaquer. Les canons des navires alliés ne pourront pas à ce moment pilonner les tanks allemands sans prendre le risque de frapper également leurs propres troupes débarquées. De son côté, Rommel estime que les panzerdivisions, trop placées en arrière, risquent de subir les bombardements de l'aviation alliée lors de leurs déplacements vers les côtes, sans oublier les possibles sabotages routiers de la résistance française. D'après lui, il faut anéantir l'ennemi avant qu'il ne soit en mesure de débarquer son matériel lourd et de pénétrer profondément à l'intérieur des terres. C'est donc sur la plage qu'il faut l'arrêter. Le maréchal von Rundstedt, nullement convaincu, maintient que les panzerdivisions doivent se trouver hors de portée des tirs des navires alliés, pour ensuite contre-attaquer avec succès.

Amené à trancher, Hitler décide de placer trois panzerdivisions sous les ordres directs de Rommel, quatre autres restant en réserve sous le commandement de von Rundstedt. Rommel n'est pas satisfait. À ce titre, il rédige, le 23 avril 1944, une longue lettre au Führer :

Malgré la supériorité aérienne des Alliés, si nous réussissons à jeter, au cours des premières heures qui suivent le débarquement, une grande partie de notre force blindée contre l'ennemi dans les secteurs côtiers menacés, je suis persuadé que nous gagnerons la bataille dès le premier jour. Jusqu'ici, les dommages